



J'ai enseigné l'espagnol pendant 14 ans en classes de G puis de STT au Lycée Jacques Brel à Vénissieux. Dans cet établissement de banlieue – aux Minguettes – les sections générales ont fermé les unes après les autres pour se réduire au minimum du fait d'une orientation des plus sélectives et d'une politique de bassin qui assignait, dans les faits, une spécialisation à l'établissement. Difficile, dans ces conditions, d'"échapper" à ce genre de classes considérées par tout un chacun comme la voie de la réussite pour "ce genre d'élèves". Je dis "échapper" car ne nous voilons pas la face, les élèves sont le plus souvent dans ces classes à l'issue d'un choix par défaut. Or ces élèves qu'on dit pénibles, sont surtout des jeunes qu'on met dans des conditions difficiles; par là même on crée des contextes pédagogiques malaisés pour leurs professeurs. La prise de conscience de cet engrenage me paraît essentielle pour permettre un changement de regard susceptible de remobiliser élèves comme enseignants et de les engager dans une aventure commune : celle d'apprendre.



Enseigner l'espagnol en classes de STT

PAR MARIA-ALICE MÉDIONI – ENSEIGNANTE AU CENTRE DE LANGUES DE L'UNIVERSITÉ LYON 2. MEMBRE DU SECTEUR LANGUES DU GFEN. AUTEUR NOTAMMENT DE: *L'ART ET LA LITTÉRATURE EN CLASSE D'ESPAGNOL*, CHRONIQUE SOCIALE 2005, *PAUL ELUARD, UN COLLÈGE AUX MINGUETTES* (OUVRAGE COLLECTIF) SYROS 1987. CO AUTEUR ET COORDONNATRICE DE PLUSIEURS OUVRAGES DU GFEN AUX ÉDITIONS CHRONIQUE SOCIALE.

Une double assignation à résidence

Le plus souvent les enseignants des matières dites générales n'apprécient guère d'être affectés dans les sections technologiques. D'une part, ils se retrouvent face à des élèves dont l'image est fortement dévalorisée, d'autre part, cette dévalorisation rejaillit en quelque sorte sur eux, enseignants de ces classes. La règle devient bien souvent : "Dis-moi dans quel établissement, ou dans quelles classes tu enseignes, je te dirai qui tu es". Comble de l'absurdité puisque l'image et la compétence de l'enseignant se mesure à l'aune des classes prestigieuses dites "faciles" qui lui sont "confiées" !

Les élèves de classes technologiques tertiaires souffrent donc d'une double assignation à résidence : étudier dans un lycée de banlieue et dans des classes déconsidérées aux yeux de beaucoup de gens. La méfiance qu'ils vont développer à l'égard des enseignants des matières "générales" est donc à la hauteur de ce regard. Enseigner une L2 dans ces conditions suppose un travail dont l'objectif est de réconcilier les élèves avec eux-mêmes, de restaurer l'image de soi et la confiance dans ses propres capacités intellectuelles et humaines. Ce dépassement de soi ne peut se faire qu'à travers l'activité intellectuelle déployée et reconnue par les élèves eux-mêmes, dans le travail de la classe, très concrètement de mon point de vue, dans l'apprentissage de l'espagnol.

Pédagogie de l'adaptation ou de la réussite ?

Je n'ai jamais utilisé de pédagogie différente selon qu'il s'agissait d'élèves de sections générales ou de sections technologiques. J'ai travaillé les mêmes notions et les mêmes supports qu'avec les élèves des autres séries. Nous avons étudié aussi bien les textes littéraires que les textes journalistiques ou autres, les tableaux de "maîtres" autant que les publicités ou les films. Nous avons abordé des problèmes complexes de langue à travers des ateliers de recherche, sur le modèle du débat scientifique.

La seule différence c'est qu'il a fallu les convaincre petit à petit, par la mise en place de situations de réussite, que c'était certes difficile, mais possible. Cette reconnaissance de la difficulté me semble importante car elle permet à la fois d'accepter l'appréhension – dans leur cas fortement ancrée –, de manifester une autorisation et d'installer un défi de part et d'autre. Pour l'enseignant : "Si je leur propose cela, c'est que je les en crois capables". Pour les élèves, par voie de conséquence : "Si l'on me propose cela, c'est qu'on m'en croit capable".

Rien de magique : le fait de travailler dans un établissement de banlieue et avec ces élèves m'a obligée à penser très sérieusement ma façon d'enseigner et à élaborer des mises en situation susceptibles de servir ces objectifs :

- démarrer** par une prise de conscience de ce qu'on sait déjà : "Dites-moi tout ce que vous savez sur Christophe Colomb?" Et petit à petit on remplit une affiche, tous ensemble, avec tout ce qu'on sait dire déjà sur ce sujet, en espagnol. Pas de correction. On y reviendra à la fin pour voir le chemin parcouru et aussi tout ce qu'on savait au départ. On peut aussi amorcer par une consigne insolite qui permet de décoller d'une réalité trop prégnante : "Promenez-vous dans la salle et choisissez le tableau que vous préférez". Il y en a une centaine, des reproductions de tous les styles, de toutes les époques : "on s'en met plein les yeux" comme ils disent...
- poursuivre** par une question à résoudre – une situation-problème – : "Vous allez participer à un débat télévisé et vous aurez à défendre tel point de vue". Le rôle est assigné, on n'a pas

le choix, il va falloir se documenter pour le tenir. Pour cela, un dossier en espagnol à lire : lecture individuelle de documents différents, prise de notes, confrontation avec les autres, préparation du jeu de rôle qui est de l'ordre de la semi-improvisation dans la langue cible...

3. **assurer la sécurité** pour que la prise de risque soit possible : le jeu de rôle est préparé par tous, puis le ou les acteurs du jeu de rôle sont tirés au sort et entraînés par les autres membres du groupe. La performance témoignera du travail du groupe qui, de plus, jouera le rôle du souffleur en cas de panne.

4. **donner à voir** : les productions en espagnol sont l'objet de recueils, expositions au CDI, etc.

5. **conscientiser** : des bilans réguliers, un travail sur l'évaluation qui permet de se voir avancer — qu'a-t-on appris concrètement en espagnol? — et de comprendre comment on peut être encore plus efficaces.



En fait, en STT le travail est le même qu'avec les autres classes. Et les souvenirs sont proches. Je ne résiste pas à l'envie d'en partager quelques uns ici parce qu'ils montrent des basculements aussi bien du côté des élèves, que du mien.

Rendre leurs ressources visibles et utilisables

La question essentielle, me semble-t-il, pour nous, enseignants qui travaillons avec des élèves en grande difficulté scolaire c'est de leur permettre de voir qu'il peuvent réussir en STT, en "retroussant leurs manches", en aidant les autres et toujours en sortant de leur passivité. Pas par des discours, des injonctions ou des leçons de morale, mais à travers les différentes situations proposées, l'activité qu'ils vont déployer et l'analyse que l'on en fera ensemble. À force d'essais et de tâtonnements, j'ai découvert que ces lycéens peuvent apprécier la découverte de textes difficiles comme Don Quichotte ou de la poésie. Et que la cohabitation en classe avec des élèves de section littéraire peut créer pour tous une émulation positive. C'est ce qu'illustrent les exemples ci-dessous :

Encadré 1 :

Avec cette classe de 1^{er} STT, en 1989, nous avons décidé de monter un spectacle de théâtre sur don Quichotte. Les 29 élèves de la classe ont joué sur scène la pièce travaillée en classe et avec un comédien. Je me rappelle particulièrement mon émotion lorsque pour la première fois, j'ai osé leur faire lire le premier chapitre du Quichotte¹, et lorsqu'ils chantaient à tue-tête "Rêver un impossible rêve"² de Jacques Brel.

Encadré 2 :

Ahmed avait tant de difficultés en 3^e que le conseil de classe refusait son passage en 2nde. Je me souviens de notre énergie à ma collègue de Français et à moi-même pour convaincre les collègues qu'on pouvait tenter le coup au vu des multiples indices qui nous permettaient de faire le pari ; de ses efforts laborieux en 2^{de} 3 ; de son passage *in extremis* en 1^{er} STT ; de son enthousiasme dans le travail sur le Quichotte ; de la séance avec le comédien où en conseil, toute la classe avait décidé après plusieurs essais que c'est lui qui tiendrait le premier rôle parce qu'il était le plus convaincant ; de son année de Terminale "ordinaire" ; de son Bac.

Encadré 4 :

Azziz en 1^{er} m'avait écrit, dans une évaluation de fin d'année, toute sa rancœur vis à vis de l'École et des enseignants qui "n'avaient même pas été capables de lui apprendre à écrire". Son texte était rédigé dans un français tellement incorrect qu'il en devenait presque illisible. L'année suivante, après un travail au coude à coude, il faisait partie des personnes-ressources au Groupe d'entraide du Lycée.

Encadré 5 :

Tarik, 21 ans en 1^{er} STT, lors de la première heure de cours gigotait sur sa chaise, avec visiblement une envie forte de me dire quelque chose. Je laissais monter l'envie et lorsqu'il leva la main, notre dialogue fut à peu près de cette teneur :

– Madame, je voudrais vous dire que je suis nul en espagnol et que vous ne tirerez rien de moi.

– Alors là, je suis stupéfaite : on m'avait dit que ça existait, les élèves nuls, mais je n'en n'avais encore jamais rencontré. Eh bien, ma foi, puisque tu le dis...

Et je le laissais mijoter, reprenant le cours là où il avait été interrompu. Quelques minutes avant la sonnerie, je m'adressais à nouveau à lui :

– À propos, tout bien réfléchi, je n'y crois toujours pas à cette histoire de nullité. Alors, de deux choses l'une : ou bien tu mets ton énergie à me le prouver et nous perdons tous les deux ou bien on s'y prend autrement, et nous gagnons tous les deux.

Je n'ai jamais eu à me plaindre le reste de l'année de l'investissement au travail de ce garçon : malgré de grandes difficultés pour être assidu et se raccrocher à une langue qu'il avait laissée tomber depuis longtemps, ses progrès ont été suffisamment visibles pour lui permettre de se réconcilier avec lui-même et de se remobiliser.

1. Maria-Alice Médioni, "Les Ménines, Don Quichotte... Pour eux aussi !" in CRAP, *Les Cahiers pédagogiques*, n° 402, mars 2002.

2. Cette chanson fait partie de la comédie musicale, *L'homme de la Mancha*.

3. Changeant d'établissement, je le retrouvais, à mon grand soulagement.

Encadré 6 :

Une classe de Terminale bénéficia un jour d'un horaire renforcé pour dédoublement. Je lui proposais de travailler avec des cycles de 3 séances consécutives de travail sur des points précis : prise de parole, correction à l'écrit, argumentation, etc. Certaines filles timides et soi disant "passives" s'inscrivaient à tous les cycles pour pouvoir progresser.

Encadré 7 :

Pendant les premières heures de cours en Terminale, je donnais à chaque groupe un dossier comportant une quinzaine de textes, tous genres mêlés, pour que les élèves en choisissent sept qui seraient travaillés et présentés au Bac. Je me souviens de leur concentration pendant 3/4 d'heure de lecture et de leur choix à la fin : c'était toujours la poésie qui l'emportait !

Encadré 8 :

Une forte tension régnait dans cette classe de terminale qui réunissait des élèves de L et de STT. Les uns préparaient essentiellement l'épreuve écrite, les autres seulement l'oral. Ils exprimaient ainsi leurs craintes respectives : les élèves de L : "Ils vont nous faire perdre notre temps", les STT : "C'est des intellos, ils vont nous prendre la tête". Leur dialogue était toujours difficile, mais rendu nécessaire par le fait que le travail des uns dépendait de celui des autres : deux entrées différentes qu'on essayait d'articuler. Je me souviens de l'émulation qui s'en suivait.

On ne retient, bien sûr, que les souvenirs les plus forts... Mais ces quelques exemples sont là pour témoigner de ce que ces élèves m'ont permis de faire et d'oser, et comment, ensemble, nous avons appris à apprivoiser la peur, à ouvrir des portes, là l'on ne voyait, au départ, que fatalités ou destins tout tracés.

Des savoirs vivants



Aujourd'hui, je me retrouve face à des publics plus "faciles", à ce qu'on dit : étudiants à l'université ou enseignants en formation. Mais apprendre, c'est accepter de changer, de lâcher quelque chose de l'ancien pour intégrer du nouveau. C'est transformer, mettre en question ce qu'on croyait définitif, accepter le doute et l'incertitude. Et ceci concerne tout être humain, quel que soit son âge et sa condition.

Quand l'estime de soi est suffisamment bonne, apprendre peut se faire dans des conditions acceptables, et même dans la jubilation quand la personne a pris goût à la saveur du savoir. Mais cela peut être extrêmement douloureux lorsqu'elle (s)'est enfermée dans des certitudes, dans une image peu valorisée, ou un statut à défendre... Le travail de l'enseignant — ou du formateur — est d'autoriser et d'accompagner ce changement, en assurant la même sécurité et la même stimulation qu'avec les "publics en difficultés". En effet dans tous les cas il s'agit de franchir la difficulté, de dépasser l'obstacle.

Cette tâche exige un regard toujours positif, une confiance sans limite, une lucidité en éveil, une mise en questionnement, continue, la recherche de tous les moyens à notre portée. Cependant la reconnaissance de la liberté de l'autre, est incontournable, pour ne pas sombrer dans l'écueil de la toute puissance. Voilà sans doute, ce que j'ai appris, entre autres avec mes élèves des classes technologiques.